

L'AUBERGE
des QUATRE LIEUX

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : L'auberge des Quatre Lieux / Richard Gougeon

Nom : Gougeon, Richard, 1947- , auteur

Identifiants : Canadiana 20220002614 | ISBN 9782897835521

Classification : LCC PS8613.O85 A93 2022 | CDD C843/.6-dc23

© 2022 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Anouk Noël

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada

Canada

Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2022

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

RICHARD GOUGEON

L'AUBERGE
des QUATRE LIEUX



LES ÉDITEURS RÉUNIS

Du même auteur
chez Les Éditeurs réunis

La tisserande, 2021

Le bonheur des autres

1. *Le destin de Mélina*, 2016
2. *Le revenant*, 2017
3. *La ronde des prétendants*, 2018

L'épicerie Sansoucy

1. *Le p'tit bonheur*, 2014
2. *Les châteaux de cartes*, 2015
3. *La maison des soupirs*, 2015
4. *Nouvelle administration*, 2019

Les femmes de Maisonneuve

1. *Jeanne Mance*, 2012
2. *Marguerite Bourgeoys*, 2013

Le roman de Laura Secord

1. *La naissance d'une héroïne*, 2010
2. *À la défense du pays*, 2011

Avant-propos

En 1837, les Anglais dominent au Bas-Canada. Mais la résistance des Canadiens français s'organise. Victor tient commerce pour le compte de Jean-Baptiste Casavant, à Saint-Césaire. La vaillante Philomène, sa femme, s'occupe de la maisonnée et de leur fils. Au magasin, on parle ouvertement de rébellion. Au cours de réunions clandestines au moulin Bousquet ou à l'auberge Godreau, on fomenta un soulèvement.

Le passé patriote de Saint-Césaire est riche. Ce roman s'inspire de plusieurs faits véridiques, mais ne relate qu'une tranche très animée de l'existence de Victor Hudon. Il se borne à raconter quelques années de sa vie au village, ses relations fictives, mais vraisemblables, notamment avec l'instituteur, le curé Lamarre et avec les clients, son engagement dans la cause patriotique. Selon un de ses biographes, Hudon affirme avoir été présent aux batailles de Saint-Denis et de Saint-Charles sur le Richelieu, sans toutefois préciser son rôle. De la bonne nourriture pour alimenter la muse du romancier!

Aussi, la paroisse avait un pasteur qui s'opposait aux patriotes et qui ne se gênait pas pour les réprimer. Des documents le confirment.

De nombreux Fils de la Liberté habitaient dans la paroisse. Un monument affiche une plaque commémorative qui rend hommage à plusieurs patriotes de cette épopée houleuse, dont un fut exilé aux Bermudes et trois en Australie. Ce roman tente humblement

de reconstituer la vie quotidienne de l'époque. Il demeure une œuvre de fiction. Je suis persuadé que certains historiens, alléchés par la «période trouble» de notre histoire, ont dû se faire violence pour résister à leurs fantasmes de romancier.

L'auberge des Quatre Lieux fait référence aux quatre paroisses voisines : Saint-Césaire, Ange-Gardien, Rougemont et Saint-Paul.

Richard Gougeon

Les principaux personnages

Victor Hudon, commis au magasin de Jean-Baptiste Casavant

Philomène Godard, l'épouse de Victor Hudon

Jean-Baptiste Casavant, marchand de Saint-Césaire
et de Montréal, juge de paix

Marie-Victoire Boucher, épouse de J.-B. Casavant et amie
de Philomène

Fabrice Dubourg, instituteur et ami de Victor

François-Marie Lamarre, curé de la paroisse

William Unsworth Chaffers, commerçant et juge de paix

Jean-Baptiste et Georgianna Godreau, aubergistes

Éphrem Hudon, cousin de Victor et marchand de Montréal

Louis Bourdon, cultivateur et marchand

Jean-Baptiste Bousquet, meunier

Toussaint-Hubert Goddu, charpentier

François-Xavier Guertin, charpentier

Flavien Bouthillier, commerçant

Ambroise Brunelle, notaire

Gaspard Côté, cultivateur

Léon Ducharme, cultivateur

Calixte-Sosthène Gigon, commerçant

1

Dans le patelin de Saint-Césaire, enchâssé comme un diamant entre deux montagnes, en bordure de la Yamaska, les villageois menaient apparemment une existence paisible. Semblable à la rivière, leur quotidien suivait son cours tranquille, parfois empêtré dans les méandres marécageux, le bouillonnement des eaux troubles, ou ralenti par des affleurements rocheux qui dormaient dans son lit. En ce dimanche du 13 août 1837, devant son établissement, flanqué de sa femme Georgianna, Jean-Baptiste Godreau tenait la bride d'un magnifique cheval blanc caparaçonné.

D'une gaieté folâtre, trois jolies demoiselles revenant de la messe s'immobilisèrent devant l'auberge la plus animée de la région des Quatre Lieux et se mirent à conférer. La tenancière s'amusa à contempler les jeunes filles qui, sous leur ombrelle, laissaient échapper des chuchotements ponctués de petits éclats de rire. Avec le temps lourd et humide, l'une d'elles, plutôt ronde, devait souffrir sous sa robe de mousseline blanc cassé, son bustier baleiné et sa manche gigot. La seconde, habillée de larges rayures verticales festonnées de lianes de couleur havane, avait aperçu l'étranger qui s'était amené au village la veille au soir et elle avait prévenu ses compagnes. La troisième supputait ses chances d'appâter le militaire avec sa taille de guêpe et sa jupe à godets ornée de motifs de fines branches à fleurs roses sur fond crème rayé de satin.

Les cioux grondèrent.

— Il va mouiller ! proféra la tenancière.

— Vous devriez vous éloigner avant de vous faire prendre par la pluie, suggéra son mari.

L'allure impériale, le lieutenant-colonel Dwyer, vêtu d'une casaque rouge, parut sur la galerie. Il avait passé une nuit sulfureuse avec une femme de mœurs légères et se sentait prêt à accomplir sa mission.

L'officier remercia M^{me} Godreau pour ses bons offices, regarda les donzelles en réprimant un sourire charmeur et descendit les marches. Il inséra un parchemin dans la sacoche attachée à l'arceau de sa selle. Puis, avec ostentation, sous les regards admiratifs des jeunes filles, il resserra la sous-ventrière de son harnais, enfourcha sa monture et s'achemina au lieu de culte.

— Il est donc ben plate, lui ! commenta la première des soupirantes.

— Avec l'annonce qu'il doit faire à matin, il a pas le temps de baratiner, rétorqua la tenancière.

Amèrement déçues, les jeunes filles replièrent leur ombrelle et s'empressèrent à la chapelle.

Comme à l'accoutumée après la grand-messe, les ouailles du curé François-Marie Lamarre s'étaient agglutinées sur le parvis. Précurseurs de mauvais temps, les cieux s'ennuageaient. Des dames, habillées de leurs plus beaux atours, cessèrent de se pavaner ; elles se resserraient, comme si, ensemble, elles parviendraient à apaiser les cieux qui mugissaient. Leur petite ombrelle de soie fermée, elles les déploieraient pour s'abriter contre la pluie qui les menaçait.

Devant la porte ouverte d'où s'exhalaient les odeurs fétides de l'assistance, le lieutenant-colonel Dwyer dardait un regard insistant sur l'officier de justice grimpé sur l'estrade de bois. La physionomie de l'huissier Saint-Onge s'empourprait d'un malaise grandissant.

La main tremblante, la gorge nouée, il hésitait à dérouler la publication. Par petits groupes, on potinait sur les événements de la dernière semaine, tout en subodorant l'annonce officielle.

— Envoye, Jean-Baptiste! proféra Gaspard Côté, la bouche tordue.

— Lis-le, ton maudit torchon! nargua Isaac Maillet, cordonnier du village.

Sous le regard oppressant du lieutenant-colonel, le subalterne se racla la gorge et prit la parole :

— Vous m'excuserez d'avance, chers amis, mais j'ai l'obligation de vous lire la proclamation de notre gouverneur, exprima Saint-Onge, sur un ton étranglé. Si c'était juste de moi...

Des ricanements fusèrent. Dwyer fixa des yeux exorbités sur l'huissier, qui se ravisa et se mit aussitôt à déclamer pompeusement :

— Vu que certains sujets de Sa Majesté ont récemment tenu, dans différentes parties de cette province, des assemblées publiques auxquelles ils ont adopté des résolutions ayant pour objet la résistance à l'autorité légitime du roi et du Parlement et la destruction des lois...

C'en était déjà trop! La plupart des paroissiens n'écoutaient plus, présentant la teneur du texte et les interdits auxquels on les soumettrait. À travers les mots proclamés, des voix s'élevaient contre le gouvernement. Mais certains paroissiens, plus discrets, semblaient approuver le gouverneur Gosford et souhaitaient que les insoumis soient matés.

D'une voix mal assurée, le lecteur acheva :

— J'exhorte très solennellement tous les sujets de Sa Majesté de cette province à éviter toutes assemblées d'un caractère dangereux ou équivoque et j'ordonne strictement à tous les magistrats, à tous les officiers de milice, officiers de paix, et autres bons sujets de Sa

Majesté, de s'opposer aux projets insidieux et de faire leurs efforts pour les frustrer et pour préserver la vigueur et l'inviolabilité de ces lois dont dépendent leur religion et leur félicité future¹.

Alors que la populace se récriait, Dwyer promena un regard déçu dans la foule, en observant les trois demoiselles qui soupiraient après lui. Il jeta un coup d'œil à la rambarde ; son cheval attendait. Il referma la porte de la chapelle sans ménagement et l'huissier descendit de son estrade pour y apposer l'affiche. Puis, en proie à la rage de paroissiens, le lieutenant-colonel regagna sa monture et s'éloigna rapidement.

Sous les huées de la foule, l'air défiant, l'écume aux lèvres, Gaspard Côté s'élança et alla déchirer l'imprimé. Sur ces entrefaites, des partisans avaient encerclé Saint-Onge. Certains l'accusaient de traître et lui crachaient au visage. Flanqué de supporteurs, Côté s'approcha :

— T'en as fait une belle, toé, l'engueula-t-il.

— Tu le sais, Gaspard, que j'avais pas le choix ! se défendit l'huissier. Fallait que j'obéisse aux ordres.

Le curé Lamarre s'empressa sur la façade, délesté de ses vêtements sacerdotaux, sa face rouge exsudant la moiteur des lieux saints. Épouvanté par la Robe noire, un bambin courut se blottir dans les jupes de sa mère. Le père s'adressa au célébrant :

— Vous aurez moins chaud que dans votre petite chapelle quand votre église sera construite, badina Victor Hudon.

— Qu'est-ce qui se passe sur la place ? s'enquit le pasteur essoufflé, éludant la remarque.

Le commerçant lui relata les événements.

1. 1837: *La petite histoire des patriotes*, Paul Rochon, p. 51-52.

— Les paroissiens ont tort de réagir à cette proclamation! Ils devraient se soumettre, clama le prêtre.

Puis, dans un geste bref, il souleva sa soutane et se déporta vers des femmes terrifiées qui semblaient l'espérer. Fabrice Dubourg, un élégant jeune homme châtain à fine moustache, s'approcha de la petite famille.

— Bien le bonjour, Philomène et Victor! J'en connais qui vont réagir, commenta l'instituteur, énigmatique.

— Avec tous les patriotes du coin, j'ai bien l'impression que les choses en resteront pas là, approuva le commerçant, sur un ton neutre.

Impatient, le bambin se pendait aux hardes de sa mère. Le père prit l'enfant dans ses bras et la famille regagna son domicile.

* * *

Les cieux avaient grondé toute la matinée sans déverser une goutte. Le dîner terminé, comme à l'accoutumée le dimanche, Victor attela Gaillarde au boghei et s'évada vers la campagne avec les siens. Sous les cahotements de la route, il suivit la rivière, dépassa la meunerie Bousquet d'une bonne distance et revint au bercail. À la maison, pendant que le petit Alexandre faisait une sieste et que Philomène désherbait son jardin, Victor faisait les cent pas dans la cuisine. Avant de s'établir à Saint-Césaire, il avait occupé un emploi de commis chez le marchand Jean-Baptiste Casavant, rue Saint-Paul, à Montréal. Et depuis cinq ans, il dirigeait la succursale de son patron au village. Mais une chose le tracassait : à vingt-cinq ans, il nourrissait des ambitions et n'entendait pas végéter toute sa vie au service d'un bourgeois. Il lui avait proposé de s'associer en affaires, mais il avait essuyé un refus. Économe, il avait engrangé un pécule non négligeable et continuait d'empiler.

Philomène entra avec une poignée de persil et une botte de carottes. Elle trouva son homme pensif.

— Tu songes à ce qui est arrivé à la chapelle, je suppose? questionna-t-elle, se rendant à l'évier.

— Pour rien te cacher, pas du tout, répondit-il, esquissant un sourire enjôleur.

Il la trouva désirable avec son bonnet, son tablier de fermière et son sourire de connivence. Ils s'assurèrent qu'Alexandre dormait dans son petit lit. Puis elle avança vers lui, descendit lascivement les bretelles de son pantalon...

* * *

La soirée s'était déroulée agréablement dans la paisible demeure des Hudon. Victor s'était amusé à faire sautiller son fils sur ses genoux et à lui enseigner quelques mots que l'enfant répétait avec une étonnante facilité. Après le coucher du bambin, il était ressorti pour faire sa tournée à l'écurie. Maintenant, à la lueur d'une lampe fumeuse qui lutinait son visage, Philomène reprisait une paire de chaussons. Victor, lui, lisait le dernier numéro de *La Minerve* que Jean-Baptiste Casavant lui avait rapporté lors de son dernier séjour en diligence à Montréal. Quelqu'un toqua aux carreaux. Philomène se piqua le bout du doigt avec son aiguille.

— Outch! Qui ça peut bien être à cette heure-ci? s'enquit-elle, le cœur battant.

L'homme de la maison se leva, s'empara de la lampe et se rendit à la fenêtre. La face intrigante de l'instituteur parut. Il se retourna vers sa femme :

— C'est Fabrice! dit-il.

Le maître d'école venait de la meunerie Bousquet. Au moins une douzaine de patriotes s'étaient réunis au moulin à farine, à une lieue en haut de la rivière. L'huissier Saint-Onge, le cultivateur Côté et le cordonnier Maillet étaient du nombre. Il avait été décidé qu'à défaut de rassemblements publics, on tiendrait des réunions

clandestines à la meunerie ou à l'auberge, stratégiquement située au cœur des Quatre Lieux. La cause des Canadiens français brimés par le gouvernement méritait qu'on la défende :

— Les libertés fondamentales sont en péril! affirma péremptoirement Fabrice Dubourg.

— Et en tant que catholique, je dois admettre que le clergé ne nous aide pas beaucoup, renchérit Victor. Le mois passé, monseigneur Lartigue a donné un grand banquet en l'honneur du sacre de son ancien secrétaire. C'était pour lui la plus belle occasion de s'adresser aux prêtres de son diocèse. Jette un coup d'œil à *La Minerve*...

Dubourg prit le numéro du journal replié sur le coin de la table et s'absorba dans l'article.

Le couple contemplait l'instituteur qui lisait les prescriptions de l'évêque avec une irritation croissante.

— ...que les pasteurs devraient faire tous les efforts pour rétablir la charité et l'union parmi leurs ouailles; qu'ils devraient représenter à leurs paroissiens qu'il n'est jamais permis de se révolter contre l'autorité légitime ni de transgresser les lois du pays; qu'ils ne devraient point absoudre dans le tribunal de la pénitence quiconque enseigne qu'il est permis de se révolter contre le gouvernement sous lequel nous avons le bonheur de vivre, ou qu'il est permis de violer les lois du pays, particulièrement celle qui défend la contrebande, bien moins encore ceux qui les enseignent et les violent en même temps².

Dubourg fulminait. Sa Grandeur prônait la soumission. Cependant, Toussaint-Hubert Goddu, Louis Bourdon, François-Xavier Guertin, Isaac Maillet, Jean-Baptiste Saint-Onge, Flavien Bouthillier, Ambroise Brunelle, Calixte-Sosthène Gigon et les autres qui s'étaient réunis à la meunerie Bousquet avaient encouragé le

2. *La Minerve*, 27 juillet 1837, p. 2.

geste de leur congénère Gaspard Côté et n'entendaient justement pas se conformer à la proclamation de Gosford. Ils militeraient pour la défense de leurs droits, afin d'empêcher le gouvernement de piger dans l'argent du peuple et de privilégier les intérêts des Anglais.

Pour cela, le soir même, il avait été résolu qu'on suive les recommandations de Louis-Joseph Papineau de discontinuer l'achat de vins, eaux-de-vie, rhums et de tous les autres spiritueux importés, et de favoriser les produits fabriqués au pays.

— Coudonc, Victor, ça va nuire à tes affaires si les gens achètent de la marchandise de contrebande ! commenta Dubourg.

— Ils le font déjà avec plusieurs produits. Faudrait que nos compatriotes achètent du sucre d'érable au lieu du sucre raffiné, des toiles et des lainages de nos paysannes, de la bière et du cidre canadiens, comme le suggère Papineau. Ça priverait l'État de revenus.

— Et qu'est-ce que tu vas faire avec les produits que les habitants refusent de se procurer, par pur patriotisme ? interrogea Philomène.

— C'est pas moi le propriétaire ! rétorqua Victor. Ce sera à monsieur Casavant de décider, ma femme. Les écouler au rabais, peut-être, je sais pas...

Les deux hommes se saluèrent, et l'instituteur prit congé.

* * *

Au matin, le gérant s'achemina au commerce, la mine préoccupée, réfléchissant à la semaine qui débutait. L'instituteur l'avait ni plus ni moins mis au parfum des événements et il appréhendait la suite. Manifestement, dans la paroisse il se tramait quelque chose de nébuleux qui ressemblait à un embryon d'insurrection populaire. Dubourg, même dans son emportement, ne l'avait pas invité à la révolte, le sachant pris entre l'écorce et l'arbre. En effet, Jean-Baptiste Casavant, en tant que juge de paix, bénéficiait d'un traitement de faveur de la part du gouvernement et, pour l'heure,

ses idées politiques n'étant pas très bien définies, Victor préférait se ranger du côté de son patron. Cependant, l'attitude qu'il adoptait le maintenait dans un inconfort déplaisant, et il entrevoyait le jour où il aurait à faire un choix déchirant. C'est l'esprit assiégé par ces pensées qu'il frappa à la maison du propriétaire.

— Bonjour, Victor ! l'accueillit la femme, en tendant les clefs du magasin.

D'un naturel joyeux, l'accorte Marie-Victoire Boucher avait affiché une mine inquiète. La plupart du temps, elle élevait seule ses quatre enfants, son mari étant retenu à Montréal pour le négoce ou pour ses fonctions de magistrat. Ce matin, elle aurait souhaité converser au sujet des événements de la veille à la chapelle, mais les deux employés s'entretenaient sur la devanture de l'établissement. Leur gérant s'approcha d'eux.

— Je devine de quoi vous parlez, messieurs, mais faites-moi le plaisir d'éviter le sujet en ma présence, statua Victor. Vous savez ce que vous avez à faire aujourd'hui...

Joseph Millette était affecté à la clientèle et Lambert Dion, à la manutention. Ce dernier s'affairait souvent dans le hangar où l'on entreposait, selon la saison et les arrivages des goélettes ou des *steamers*, de la marchandise que le propriétaire rapportait ou expédiait de la grande ville : barils de mélasse, tonneaux de rhum de la Jamaïque, caisses de gin en flacon, vin rouge de Bordeaux, boucauts de cassonade, torquettes de tabac, quarts de tabac noir, barriques de saindoux, minots de sel de Liverpool, boîtes de savons et de chandelles, boîtes de vitres assorties, des clous à bardeaux, riz, thé, café, sucre blanc, de l'empois, de l'orge, des brosses, des balais, du noir à souliers, du poivre, du clou de girofle, de la cannelle, de l'huile d'olive et de loup-marin, ne composaient qu'une partie de ce que le commerce offrait aux Césairois. Les affaires étaient bonnes et Casavant ne s'en plaignait pas. Mais dans la paroisse tissée serrée, des effluves de rébellion se répandaient et Victor appréhendait que les recommandations de Louis-Joseph Papineau ne se concrétisent trop facilement.

Alors qu'il nouait son tablier autour de la taille, le marchand huma les odeurs d'épices et la note dominante de cannelle qui embaumait la place. La clochette grelotta au-dessus de la porte. Un individu dans la quarantaine, habillé d'une chemise grossière et d'un pantalon bleu, parut. L'attitude arrogante et le regard résolu, il progressa vers le comptoir.

— Bonjour, monsieur Goddu ! salua Victor.

— Major Goddu ! rétorqua aigrement l'homme. T'avais encore la couche aux fesses quand je me suis enrôlé dans les Volontaires de Québec, tu sauras. Après j'ai été transféré au 3^e bataillon de milices incorporées et j'ai participé à la bataille de Châteauguay. En 1813, j'ai été promu capitaine, puis major en 1815. Ça fait que...

D'ailleurs, l'esprit aventureux de Goddu l'avait poussé à s'engager dans le corps des Voltigeurs, en 1812. Il avait fait campagne comme major sous les ordres du colonel de Salaberry, et s'était distingué lors des engagements de Lacolle et de Châteauguay.

— Excusez-moi, major, loin de moi le dessein de vous insulter, s'amenda le marchand.

— Tu vas me donner une bouteille de rhum de la Jamaïque, exigea le militaire.

— Si vous le désirez, mais va falloir la payer, ricana nerveusement Victor.

— Coudonc, jeune homme, veux-tu rire de moé ? rétorqua le client, l'air faussement offusqué.

La mine dubitative, Victor alla dénicher la boisson et la déposa sur le comptoir de bois verni.

— Me semblait que vous n'encouragiez pas l'achat de produits importés, commenta-t-il. Ce serait pas ça, par hasard, que vous avez décidé hier à la meunerie Bousquet.

— C'était juste pour voir comment tu réagirais. En passant, c'est le maître d'école qui t'a rapporté ça, je suppose. Fabrice Dubourg, c'est un vrai compatriote, lui! Et toi, quand est-ce que tu te montres la fraise au moulin ou à l'auberge? Ah! C'est vrai, c'est pas pareil, Monsieur travaille pour un commerçant bureaucrate, un partisan du gouvernement.

Victor ravala sa salive. Sur ces entrefaites, trois vieux Césairois entrèrent, devisant gaiement sur la proclamation de la veille. Ils feignirent de voir le major, saluèrent brièvement le marchand et s'installèrent à une table où les attendait un jeu de cartes écornées. Un quatrième vieillard boitillant parut, suivi de près par Cornelius, le chien des Casavant, une énorme bête sénile percluse d'arthrite, qui alla s'écraser aux pieds des joueurs.

— T'as pas l'air de bonne humeur à matin, Melchior! proféra l'un d'eux.

— Ça vous dérange pas, vous autres, que le magistrat Chaffers vienne de délivrer un mandat à Gaspard Côté. Il va être obligé de comparaître à la cour de Montréal.

— Tant pis pour lui! entendit-on de la tablée. Déchirer une proclamation de Gosford, c'est criminel!

Au comptoir, la physionomie de Goddu s'altéra.

— Bande de dégénérés! s'emporta-t-il. À l'âge que vous avez, vous réalisez pas que c'est depuis que les Anglais mènent dans la province que ça va mal pour les Canadiens français. Gaspard Côté a eu le courage de réagir, lui.

L'un des joueurs attablés, un petit maigrelet à l'échine courbée, intervint:

— Crégué! T'as du front tout le tour de la tête, Goddu, répartit-il, l'œil révulsé. On peut se demander que c'est que tu fais icitte un lundi matin. Un charpentier pas d'ouvrage, ça regarde mal en batinse!

Les joueurs s'esclaffèrent. Excité, Cornelius aboya de sa voix rauque.

— Les fondations pour l'église et le presbytère sont même pas faites, le défendit Melchior. Il y a juste l'estimation des coûts pour la construction qui est prête. Donnez-y une chance !

L'atmosphère s'échauffait. Victor se rendit à la porte, l'ouvrit dans le tintement sonore de la clochette et, du bout de son soulier, glissa une pierre pour la garder ouverte. Deux clientes saluèrent le marchand et franchirent le seuil. Puis elles se pressèrent vers le comptoir.

La rondouillarde s'adressa au commis Joseph Millette :

— Ça a l'air qu'on peut acheter des affaires à bon marché, lança-t-elle, de sa voix aigrette.

— Pas tout à fait, répondit l'employé. Parlez-en à mon boss, si vous voulez...

— Les prix ont pas changé depuis samedi, madame Lacombe, précisa Victor. C'est M. Casavant qui va en décider, quand il va revenir à la fin de la semaine.

— Viens-t'en, Charlotte, décida-t-elle, j'aimerais mieux traiter avec le propriétaire. Il est pas mal plus accommodant...

Les dames repassèrent le seuil et le marchand exhala un soupir de soulagement. Mais la présence encombrante de Goddu l'intimidait. Il ne partageait pas les visées du major, mais le personnage imposait par son passé militaire et par sa ferveur patriotique. À compter de ce moment-là, il commença à être ébranlé dans ses convictions.

— Bon, ben, asteure je vais faire un tour chez monsieur Chaffers pour voir comment ça se passe, décida Goddu. Après, j'irai au magasin de Franchère et chez mon ami Calixte Gigon.